

Paul Forcier
Coordonnateur
Enseignement régulier
Collège Marie-Victorin

Comme professeur, il m'est arrivé (trop souvent hélas !) de quitter la salle de cours en ayant la ferme conviction que le profit que j'avais retiré de la préparation de mon cours était nettement supérieur à celui que mes élèves avaient retiré du cours lui-même. Il m'est arrivé aussi, pendant le cours, de sentir que cette journée-là « je ne l'avais pas... », que les moyens choisis n'étaient peut-être pas les plus adéquats pour vraiment faire passer le message, que le texte que j'avais choisi et qui m'apparaissait, après lecture et relectures, tout à fait séant, une fois sur les lieux s'avérait ou trop long, ou trop abstrait, ou trop ci ou trop ça.

En somme il m'est arrivé (trop souvent hélas !) de quitter ma salle de cours avec du plomb dans les ailes (ou avec plus d'ailes du tout...) enveloppé du regard hostile ou attendri, agressif ou résigné, de ceux et celles qui avaient eu la patience (par politesse ? par peur ? par manque d'audace ? par amitié ? par intérêt pour le sujet ?) de durer jusqu'au signal du départ ou du moins de ne pas quitter ostensiblement la salle de cours. En règle générale, il valait mieux pour moi, dans ces moments-là, que je puisse ramasser mes hardes et prendre le chemin de la maison « pour aller faire des corrections... ». Comme on sait, ce n'est pas toujours possible ; ces choses-là vous frappent de plein fouet, à des moments que vous n'attendiez pas, à des moments où vous auriez le goût d'écrire cinquante rapports Grégoire sur la solitude du professeur face à des élèves qu'il essaie de rejoindre par tous les moyens imaginables et inimaginables (en tout cas c'est bien ce qu'il croit) et dont il a l'impression qu'il ne réussit jamais à le faire.

Il m'est arrivé aussi (c'est toujours ces journées-là que ça se produit) qu'un collègue qui « les avait eus » après moi m'accoste d'un air que mon état d'âme me faisait voir comme triomphant, mais qui, objectivement, ne l'était sûrement pas (*Quidquid recipitur, secundum modum recipientis recipitur... Ce qui est reçu, est reçu selon le mode d'être de celui qui le reçoit*) pour m'annoncer comme s'il s'agissait d'un scoop : « Il paraît que ton cours "d'à matin" n'a pas été un succès. J'te dis que j'ai eu "de la misère" à les faire taire au début du mien. D'ailleurs, il m'en manquait plusieurs... Évidemment, avec les textes que tu leur fais lire... » Et vlan ! Comme ils disent en poésie contemporaine : « Tiens, toi ! »

Au moins, quelqu'un m'avait parlé. J'aurais évidemment préféré que cet échec reste entre mes élèves et moi en me disant que je réussis bien à récupérer le tout au prochain cours ; mais voilà, ça ne se passe pas ainsi. En fait, que je me disais en continuant à longer les murs et en regardant tous ces profs pour qui ça avait l'air de si bien aller (les baguettes en l'air, le tableau plein d'hiéroglyphes dont j'étais certain que les élèves comprenaient la substantifique moelle, à peine quelques têtes confortablement installées sur leur pupitre), en fait, que je me disais : « Qu'est-ce qu'il avait donc ce maudit texte ? » Effectivement, il était trop long ; j'en ai pris conscience quand je l'ai lu en même temps qu'eux, en classe ; là, ça m'a sauté en pleine figure. Aussi longtemps que je le lisais seul, ça allait, mais là décidément, il était trop long. J'aurais dû en faire un montage ; j'aurais dû les arrêter pendant la lecture pour relever un point précis, important pour mon cours ; j'aurais dû tout enlever ce qui dépassait pour ne conserver que les passages immédiatement pertinents pour réaliser l'objectif bien pointu qui était poursuivi ; j'aurais dû le farder, l'enrober, que dis-je, l'aseptiser, le castrer ; j'aurais dû... j'aurais dû...

Pourtant ça me paraissait important de ne pas l'amputer d'une certaine dimension qui n'était pas au programme et dont je savais pertinemment qu'elle ne correspondait pas à leur actuelle mentalité – ni à la mienne d'ailleurs –, qu'elle était exprimée dans un style « dépassé », qu'elle véhiculait des valeurs d'une autre époque. Je n'ai jamais cru qu'avant d'amener quelqu'un à une exposition de peintures, il faille faire décrocher celles qui pourraient heurter son idée de beauté, puis celles qui pourraient heurter son idée à soi, puis celles qui pourraient laisser croire que, parce qu'on les regarde, on les trouve nécessairement « belles » et qu'elles représentent le paradigme absolu de toute œuvre picturale digne de ce nom.

J'aurais quand même dû... D'ailleurs, je savais le danger puisque j'avais déjà eu la même réaction, cette fois où j'avais tenté de faire saisir aux élèves, que, historiquement, on pouvait COMPRENDRE (pas accepter, mais comprendre, en se situant dans la mentalité de l'époque) que l'Église des années 1600 ait obligé Galilée à abjurer et qu'il l'ait fait. J'ai alors appris avec horreur que j'avais dit, en pleine classe, que j'étais pour la religion, contre la science, que j'avais soutenu que l'Église avait eu raison de faire abjurer Galilée ; un peu plus et ils auraient fait de moi un membre de l'Inquisition réincarné au xx^e siècle.

Quel métier que celui d'enseigner à compter du moment où l'on décide (est-ce bien une décision consciente ?) de ne pas limiter son enseignement à l'appréhension stricte d'un contenu « écrit dans les livres », à la maîtrise d'un certain nombre

d'habiletés bien pointues et mécaniquement applicables de la même façon par tout le monde, à des apprentissages bien clairs et bien évaluables. Quel métier que celui d'enseigner quand on risque des méthodes où l'étudiant lui-même doit faire les liens (des liens qui pourraient être faits si clairement et si parfaitement par le professeur, devant la classe) ; quand on risque des méthodes où l'étudiant lui-même doit faire des choix (qui pourraient être faits si clairement et si parfaitement par le professeur, devant la classe) ; quand on risque des méthodes dont on pense qu'elles ont peut-être plus de chance que d'autres de développer des dimensions « qui ne sont pas au programme » et qui se nomment : curiosité, goût d'apprendre, conscience historique, méthode de travail personnelle, expression correcte et cohérente de sa pensée. Quel métier que celui d'enseigner quand on se refuse à être le « pôpa » ou la « môman » qui, à force de dire clairement les choses, s' imagine que tout est clair, partout ; qui, à force de

faire devant eux des analyses et des synthèses, se convainc que maintenant ils doivent bien savoir comment faire et que s'ils ne savent pas, c'est parce qu'ils n'écoutent pas. Quel métier que celui d'enseigner quand on risque de croire que ce n'est pas à force d'être dépendant qu'on devient autonome.

Comme professeur, il m'est arrivé (trop souvent hélas !) de sortir de ma salle de cours en ayant la ferme conviction que le profit que j'avais retiré de la préparation de mon cours était nettement supérieur à celui qu'en avaient retiré mes élèves...

Je me prenais alors à rêver « d'une job » où je serais un administrateur renfermé dans son bureau, à l'abri de l'échec, à l'abri du ridicule, à l'abri du succès et où, enfin, je pourrais, dans une asepsie totale, échapper au virus de l'enseignement. Ce n'était qu'un rêve !